

tent d'être détachés par un contraste frappant. J'exagère ? Que ceux qui ont supporté Clash à Mogador m'écrivent, ils ont perdu. — M. As.

GENESIS

Arènes de Fréjus (29/9)

« Et maintenant, une chhhaansson... » On a l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part il y a bien longtemps. « GENESIS — LE RETOUR », titrait votre magazine favori. Mais alors ceux-là, qui sont-ils ? Des usurpateurs, des faussaires, des plagiaires ; car on a tant de fois entendu que tous ces groupes baba étaient finis, rangés au placard des antiquités, déclassés ; ou bien sont-ce les nouveaux propriétaires d'un fonds de commerce autrefois florissant, bien décidés à remonter l'affaire ; on modernise, on diversifie, on redistribue les compétences, on ravale et on recycle. Ainsi il n'y a pas de déchets, pas de gâchis inutile. On pourrait presque afficher « GENESIS, anciennement Genesis », car seule la personne morale a changé ; on a certes redistribué les cartes, revu les contrats avec les fournisseurs, les sous-traitants et les distributeurs, mais les dirigeants restent inchangés, même s'ils se permettent de monter parallèlement des entreprises indépendantes, au demeurant tout à fait florissantes elles aussi. Sir Tony Smith veille toujours aux finances. On a largué Charisma (sauf en Angleterre) ; la louve a été dévorée par le monstre auquel elle avait donné le sein. Et, parmi les co-gérants, on a procédé à une radicale redéfinition des tâches : le responsable des relations publiques, rehaussé par le récent succès de ses entreprises personnelles, faisant figure de leader et semblant prendre le pas sur l'ancien responsable de la stratégie ; le directeur technique faisant montre d'une flexibilité insoupçonnée. Mais il ne s'agit là que des apparences, l'équipe, restant parfaitement soudée, en atteste sa formidable efficacité. Côté production, « GENESIS, anciennement Genesis » n'a pas liquidé le stock. On a fait un inventaire sérieux des éléments d'actif, mais aucun solde. Au contraire, un des principes même de la relance a été d'actualiser un produit dont les qualités intrinsèques sont si originales qu'elles semblent mettre ses producteurs à l'abri des caprices de la mode. Ainsi au catalogue 82 voit-on réapparaître des modèles 1975 (grand millésime), 1973, voire 1971, avec tous les perfectionnements que dix années de recherche ont rendus disponibles. Je ne saurais trop vous encourager à visiter le prochain Salon de Paris qui se tiendra pendant plusieurs jours à la Porte de Versailles.

Or donc, s'il s'agit bien d'un nouveau groupe, il s'agit bien pourtant de Genesis. New look. Collins et Banks se sont rasés, celui-ci les cheveux (et ça lui donne un air à préparer le B.E.P.C.), celui-là la barbe et dans son survet' il semble tout droit sorti des vestiaires de Paris-St-Germain. Mouvement inverse, la barbe de Rutherford est moins clairesmée et moins hirsute et il troque sa filasse contre une coupe insti-de-gauche-un-peu-mal-à-l'aise-dans-la-majorité qui est un peu la mauvaise conscience du baba repent. New show. Là, je m'attendais à une espèce de table rase. On efface tout et on recommence : cent pour cent « Abacab », une pincée de « Duke » et à la rigueur une ou deux vieilles scies pour les nostalgiques incurables. Que nenni, point du tout, jugez vous-mêmes : « Behind The Lines/Duchess », « The Lamb Lies Down On Broadway », « Dodo »,



(Maurice Lafontaine)

Mike Rutherford / Genesis

« Lurker » et « Abacab », « Misunderstanding » (« Duke »), « Man On The Corner » et « Who Dunit ? ». Jusque là, je n'étais pas loin de la vérité, mais attendez. Suivent « Firth Of Fith », « No Reply At All », « Me And Sarah Jane », « In The Cage », prétexte à un très long pot-pourri des meilleurs moments de « The Lamb Lies Down On Broadway », « Turn It On Again », un autre pot-pourri insérant « Ripples » entre « Dance On A Volcano » et « Los Endos », et en rappel « I Know What I Like » incluant un troisième « medley » de thèmes de « Trespass » à « Foxtrot ». Autant dire qu'une fois assénée la nouveauté d'« Abacab », Genesis s'ingénie à mettre en évidence le lien qui le relie à tout ce qui a précédé ; avec un statut tout particulier fait à « The Lamb Lies Down On Broadway ». On se rend compte alors que tout le Genesis d'aujourd'hui était déjà inscrit sur cet album et qu'« Abacab » n'est rien d'autre qu'une définitive réappropriation par le groupe d'un moment peut-être attribué trop vite au seul talent de Gabriel.

L'autre démonstration concerne « Duke », classé bien à la légère dans la catégorie des albums obligés ou de transition, et qui est une inépuisable mine de richesse. Techniquement parlant, Genesis n'a jamais si bien joué, jamais avec un plaisir si évident ; et il ne s'agissait ici que du premier concert de la tournée ; on a du mal à imaginer la perfection qu'ils pourront atteindre lorsque le tout sera rodé. Collins est totalement débarrassé de l'ombre de Gabriel. Il est loin le temps du théâtre féérique auquel on doutait que le groupe puisse un jour survivre. Collins se retrouve seul avec SA voix et son extraordinaire charisme, aujourd'hui aussi fort que celui de Peter Gabriel et qui lui autorise toutes les outrances, comme un incroyable numéro de dressage de foule où il se paie le luxe de diriger une percussion et un chœur de treize mille personnes, sans un mot, des cinq doigts de la main, comme Zappa conduit son orchestre. Rutherford semble avoir définitivement abandon-

né la douze cordes, et il alterne guitare et basse avec un Stuermer toujours aussi discret. Banks est impérial dans son nouveau rôle. Quant à la batterie, vous n'avez jamais vu ça : Thompson et Collins, quand ils jouent ensemble, c'est-à-dire un bon tiers du spectacle, quand la foule devient folle, sont totalement indescriptibles : ils se guettent, suivent de conserve des lignes complexes avec une aisance désarmante, improvisent, se tendent des pièges et éclatent de rire quand ils sont démasqués. Il faut le voir pour le croire. C'est le second souffle, ils sont repartis pour une décennie. — J.-M.B.

KOKO TAYLOR

Elysée-Montmartre (29/9)

C'est souvent ainsi que ça se passe : des types inconnus débarquent, branchent leurs guitares et cassent la baraque. Bon sang, Koko Taylor, demi-légende de Chicago, possède là une sacrée bande de démenageurs, des petits gars qui pètent le feu et lui ont pratiquement volé la vedette. The Blues Machine, joli nom. Une fois lancés, plus moyen de les retenir. Bref, un concert de Chicago blues comme on en voit trop peu : spontané, vivant. Avec surtout une envie de jouer qui transpirait de partout. Un cœur gros comme ça. Ce qui nous change des contrats de routine honorés en une heure et où il ne se passe pas grand-chose. Le guitariste solo, petit, rustaud, endiable et sûr de lui. Le guitariste rythmique, grande perche lancinante qui ressemble à Jimmy Dawkins. Un bassiste coiffé d'un stetson, imperturbable. Et un batteur aux longues baguettes, qui fait mouche. Une cohésion rare, du tonus, un brio époustoufflant, le tout brillamment servi par une sonorisation sans faille. The Queen Of The Blues, elle, passa en revue son répertoire. Sa voix ne fut pourtant pas toujours à la hauteur des espérances, manquant par trop de vigueur, d'originalité, de flamme. Koko s'avéra plus convaincante dans la seconde partie, et on eut droit à un

« Spoonful » charnu, un « Wang Dang Doodle » épique, un « Rather Go Blind » bien senti, et pour finir un « Move Over » puissant. Mais, encore une fois, son orchestre n'y était-il pas pour beaucoup ? — J.-S.C.

MICHAEL SCHENKER Baltard (30/9)

Une assistance clairesmée pour les débuts parisiens de notre blond Germain qui, ce soir-là, fit honneur à sa profession de « guitar hero ». « Are You Ready » et « Attack Of The Mad Axeman » sont les deux nouveaux cris de guerre du MSG, deux heavy-rockers dans la tradition. Le son est colossal et si Cozy Powell est l'horloger-mécanicien de cette redoutable machine saxonne, découpant les temps de façon implacable, Michael Schenker en est la clé, le cœur d'acier, lançant ses riffs à trois mille tours minute, édifiant des murs de son qu'il s'emploie aussitôt à détruire à coups de solo au vitriol. Il se met alors à courir d'un bout à l'autre de la scène, comme un fou furieux, brayant sa Flying V sur la foule ou vers le ciel, tendue comme une flèche qui monte très haut. Et les notes sifflent, gémissent, hurlent et pleuvent en rafales comme autant de volées de cailloux. Tout ceci avec une remarquable maîtrise de l'instrument. Le groupe balance les standards de ses deux albums, maintenant la température élevée jusqu'à ce que celle-ci redescende un peu avec la démonstration de Cozy Powell. Grande exhibition technique, mais solo de batterie tout de même ! Puis l'orgue de Paul Raymond, qui tient aussi la guitare rythmique, installe une atmosphère floydienne ; ce sont les « Horizons Perdus » où Michael, d'ailleurs, s'égare un peu, mais qui débouche finalement sur le seul remède indiqué : rock'n'roll ! On convoque « Doctor, Doctor », sauvage visite métallique. Y avait-il un docteur dans la salle ? Oui, doublé d'un chirurgien avec son scalpel : Michael Schenker. — J.-S.C.